

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Edité par  
**Le Matin**  
2.4.6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

*G. Corvisart*

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.



# SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

## SEPTIÈME ÉPISODE : PAR LE FER ET PAR LE FEU

XVI

### LA FILLE DU COLONEL MORTON

Tandis que se passaient au ranch di Cristo les événements que nous venons de conter, le lieutenant Rutledge et l'Arbi galopèrent à fond de train dans le désert, suivant la piste qu'avait relevée l'ancien légionnaire...

Une fois qu'eut été atteint l'emplacement où se voyait encore, nettement dessinée sur le sable, la flèche de Suzy, les deux cavaliers avaient incliné leur course vers l'ouest, tournant carrément le dos à Alamanos, en dépit des traces de chevaux qui s'éloignaient dans cette direction...

C'était là une ruse grossière à laquelle, prévenus par le stratagème de la prisonnière, ils n'avaient garde de se laisser prendre...

Où allaient-ils ?... Ils n'en savaient trop rien.

Avant de quitter le camp, l'Arbi avait bien surpris, jeté par Remonio à Paquilla qui s'était élancée vers le prisonnier, un nom inconnu de lui : «Cristo».

Mais il n'avait guère fait attention à ces deux syllabes, persuadé que, dans la bouche de l'homme, elles étaient une exclamation de surprise à la vue de la Cubaine...

Quant à celle-ci, l'Arbi s'était expliqué son geste par le désir tout naturel — reconnaissant dans le prisonnier un homme de la bande de Manuel — de s'informer de celui-ci...

L'ancien légionnaire était donc loin de soupçonner que ce nom de Cristo pouvait lui être d'une utile indication en la circonstance et ils allaient tous deux, lui et son compagnon, à l'aventure, n'ayant pour se guider que des traces assez vagues laissées sur le sable et que le vent du soir avait en partie effacées...

— Alerte ! dit tout à coup l'Arbi en tendant le bras vers un nuage qui venait soudain d'apparaître dans le lointain, flottant au ras du sol...

Et ils ne tardèrent pas à reconnaître, ayant fait halte, que c'était là un flot de poussière soulevé par une troupe de cavaliers indigènes.

Sans avoir besoin de se concerter, ils tournèrent bride aussitôt et à vive allure s'éloignèrent jusqu'à ce qu'ils se sentissent hors de vue.

Alors seulement ils s'arrêtèrent pour tenir conseil ; mais au moment où, suivant l'exemple de l'officier, l'Arbi allait quitter la selle, voilà qu'il se dressa sur ses étriers et, la main en visière au-dessus des yeux, parut très intéressé par un spectacle qu'il venait de découvrir tout à coup, non loin...

— Une fumée, là-bas ! dit-il... des toits !...

Il sauta à terre, ajoutant d'une voix qui tremblait d'émotion :

— Qui sait ? mon lieutenant, c'est peut-être là qu'ils l'ont emmenée...

— Allons ! fit Rutledge, plein d'impatience, en décrochant la carabine suspendue à l'arçon de sa selle...

Lui mettant la main sur le bras, l'ancien légionnaire observa :

— Attention... si c'est là le repaire du fauve il doit être gardé... Vous avez vu ces cavaliers tout à l'heure... des patrouilleurs, certainement...

Une grande prudence s'imposait évidemment ; aussi, laissant là leurs chevaux, les deux hommes s'avancèrent-ils dans la direction des toits repérés par l'Arbi, en rampant sur les mains et sur les genoux.

Depuis un long moment ils cheminaient ainsi, lorsque soudain, à quelque distance, de la brousse surgit un groupe de Mexicains à cheval qui manifestement battaient le pays.

Que devaient faire les deux hommes ?... Fallait-il qu'ils continuassent à avancer... ou bien ?...

Leur incertitude prit fin brusquement : sans doute par quelque imprudence avaient-ils révélé leur présence, car, l'un des cavaliers les ayant aperçus, tous les autres et lui-même mirent leurs montures au galop.

Rutledge et son compagnon n'avaient plus qu'à fuir à pied, car l'endroit où ils avaient laissé leurs

chevaux était trop éloigné pour qu'ils pussent songer à les rejoindre.

Ils s'éloignèrent donc avec toute la vélocité dont ils étaient capables...

Malheureusement, les autres, pour éviter que leur proie ne leur échappât, s'étaient subitement divisés en deux groupes et manœuvraient de façon à encercler les fuyards...

Une résolution désespérée pouvait seule permettre à ceux-ci de sortir de l'aventure : pour déjouer la poursuite, ils convinrent de se séparer et, embusqués séparément, ils attendirent que ceux qui les poursuivaient passassent à leur portée.

Alors, ils bondirent dessus pour les désarçonner et s'emparer de leurs chevaux...

Malheureusement pour eux, les autres n'étaient pas d'humeur à se laisser faire et la lutte fut tellement acharnée qu'avant que l'Arbi et son compagnon eussent eu le temps de se mettre en selle, ils voyaient le groupe entier des insurgés leur tomber sur les bras...

Bob, auquel sa carabine avait échappé, avait réussi à s'emparer du revolver de son adversaire et faisait désespérément le coup de feu... Il avait renoncé à fuir, mais du moins voulait-il tomber en soldat, faisant payer chèrement sa vie à ses adversaires...

Quant à l'Arbi, usant d'une ruse que ses camarades et lui-même avaient souvent employée à la Légion, quand il avait jugé la partie perdue, il s'était, à la suite d'une vive fusillade, laissé tomber



à terre et avait fait le mort... se réservant d'agir ensuite, suivant les circonstances, et de ressusciter quand il jugerait le moment opportun...

On imagine avec quel désespoir mêlé de rage il vit le vaillant officier succomber sous le nombre et, désarmé, être entraîné par cette bande de gredins acharnés sur lui comme une meute de chiens farouches sur un fauve encerclé...

Mais que pouvait faire l'ancien légionnaire ?

Certes, il lui fallut une grande force de volonté pour se contraindre à l'immobilité, alors que toutes les forces de son être généreux le poussaient à courir au secours de son compagnon...

Mais n'eût-ce pas été risquer sa vie en pure perte ? Et le seul résultat de cet acte inconsidéré n'eût-il pas été de faire deux victimes au lieu d'une ?

Et puis, il fallait songer à Suzy !...

S'il était pris, lui aussi, qui donc pourrait s'occuper de sauver la jeune fille ?

Tandis que maintenant, connaissant le repaire des bandits, — s'il réussissait à s'échapper et à rejoindre le commandant Wickley, — il lui serait possible de revenir avec du renfort et de délivrer la prisonnière...

Des larmes de rage aux yeux, il vit donc entraîner Rutledge dont des cordes solides avaient, aussitôt sa capture, paralysé les mouvements, lui interdisant toute prolongation de résistance.

Non contents de lui avoir ligoté les membres, les gredins l'avaient attaché par une corde à l'arçon d'une selle et force lui était de régler son allure sur celle du cheval.

On imagine quelle joie farouche et délirante

salua l'arrivée du prisonnier au ranch di Cristo.

Quoiqu'entravé, l'officier s'efforçait néanmoins de faire bonne contenance devant ses ennemis...

Menacé, insulté, frappé, il passait hautain et dédaigneux, sans se douter que celle pour qui il avait risqué sa vie se trouvait, en ce moment même, non loin de lui et, désespérée, assistait à cette déplorable scène.

Suzy, en effet, n'avait pas manqué de s'étonner et de s'émouvoir des clameurs de triomphe par lesquelles les hommes du ranch avaient accueilli leurs compagnons !

La vue de cette capture de choix surexcitait la haine que les manœuvres de Pancho avaient fait naître dans leurs âmes contre les Américains.

La jeune fille avait aussitôt couru à la fenêtre de son cachot et était demeurée frappée de stupeur et de douleur aussi ! Voir celui qu'elle aimait traîné à travers cette foule hurlante et brutale...

Les larmes aux yeux, les poings convulsivement serrés, elle demeurait là, immobile, cramponnée aux barreaux qui fermaient la fenêtre de son cachot, enragée de son impuissance à secourir celui qui s'était perdu pour tenter de la délivrer...

Boby !... son cher Boby !

Celui-ci, cependant, était entraîné jusqu'à l'habitation où avait été transporté, pour être soigné, Pancho Lopez...

À la vue de son ennemi, l'agent de l'Allemagne tressaillit : une joie sauvage illumina sa face et, dardant sur lui des regards flamboyants de haine :

— Te voilà donc pris, Rutledge !

Enfin, il m'est donc donné d'en tenir un entre mes mains, de ces fameux Yankees qui prétendent faire la morale au monde, alors qu'eux-mêmes auraient tant besoin d'apprendre la vertu !...

— Ce n'est point, en tout cas, auprès des gens de votre race que j'irai chercher des leçons, colonel von Glockau, répondit le jeune officier avec hauteur.

Et, d'un geste brusque, coupant la protestation furieuse de l'agent allemand :

— Oh ! je sais bien que vous avez la prétention d'être le peuple élu, celui auquel le Seigneur a donné mission de régénérer le monde... Mais, jusqu'à présent, je connais peu de nations qui se soient inclinées devant cette supériorité et je ne crois pas que vous puissiez espérer voir les États-Unis donner l'exemple.

Pancho se mit à ricaner, déclarant :

— Vous oubliez, lieutenant, qu'il est plusieurs sortes de supériorités devant lesquelles on peut être contraint de s'incliner...

— ...Celle de la force, par exemple, n'est-ce pas ? C'est ce que vous voulez dire, colonel ?...

Mais l'autre, l'interrompant brutalement :

— Cessez de me donner un titre qui n'est pas le mien... Je suis Pancho Lopez, citoyen du Mexique, qui, indigné de voir sans cesse les États-Unis attenter à la liberté de sa patrie, a juré de faire cesser enfin toutes ces mesures vexatoires et humiliantes pour notre dignité.

À cette déclaration, Rutledge haussa les épaules, se contentant de dire avec calme :

— Qu'il en soit comme vous le souhaitez... D'ailleurs il ne m'appartient pas de faire de la politique. Je suis soldat et non diplomate... J'ai reçu ordre de venir avec mes soldats et de mettre un terme aux déprédations dont vos hommes et vous vous rendez coupables en territoire américain... je ne veux pas savoir autre chose...

— Il ne me semble pas, en tout cas, lieutenant, que vous ayez lieu de vous montrer satisfait du résultat de votre mission, ricana Pancho.

— Cependant, l'échec de votre tentative sur Discovery n'est pas fait pour me déplaire personnellement..., observa l'officier...

— ...Échec que pourrait bien payer cher la personne qui en est responsable ! rectifia Pancho, les dents serrées de colère.

À cette menace qui visait Suzy, l'officier sentit un petit frisson lui courir le long de l'échine ; mais il conserva un masque impassible et répliqua :

(Voir la suite page 45).



# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 27 Décembre 1917 au 3 Janvier 1918



ANNÉE 1918 s'ouvre sous d'heureux auspices : sur le front occidental les Allemands sont encore sous le coup d'un grave échec subi le 31 décembre dans le secteur de Cambrai ; en Italie les troupes françaises viennent de s'emparer de très fortes positions sur lesquelles elles ont fait près de 1.400 prisonniers ; en Palestine le général Allenby attaqué par les Turcs les bat et progresse de 12 kilomètres ; en Russie la résistance à la dictature bolchevick s'affirme par la constitution d'une alliance entre cosaques du Don et armées de l'Ukraine ; en Afrique, les alliés occupent la totalité du domaine colonial allemand. Le général Pétain a adressé à nos vaillantes armées du nord et du nord-est un ordre du jour dans lequel il exprime sa confiance entière dans l'avenir : « Vous avez, dit-il, la ferme volonté de vous battre autant qu'il le faudra pour assurer la paix à vos fils, car vous savez que si le plus pressé réclame la paix, le plus persévérant en fixe les conditions. »

Sur le front britannique les Allemands sont restés, du 26 au 30 décembre, sans rien entreprendre : l'artillerie et l'aviation étaient seules occupées. Le 30 voit recommencer les attaques contre les lignes de nos alliés : au nord-est d'Ypres et vers Connelieu ils font quelques tentatives qui sont repoussées. Mais c'est surtout le secteur de Cambrai qui les préoccupe. Il s'agit pour eux de reprendre la totalité du plateau de la Vacquerie dont ils ne tiennent qu'une partie. De ce plateau, ils auraient des vues sur les derrières du front britannique jusqu'aux approches de Quéant. D'autre part, ils pourraient s'en faire un point d'appui pour agir contre les lignes des alliés vers Saint-Quentin. Ils ont donc un gros intérêt à en chasser les Anglais. Dans ce but, le 30 décembre, ils déclenchent une série de puissantes attaques contre les positions britanniques qui couvrent la crête Welsh, à l'extrémité du plateau confinant à Marcoing : leur action s'étend sur 3 kilomètres. Au centre de leur front d'attaque ils sont repoussés, mais au nord de la Vacquerie et au sud de Marcoing ils prennent pied dans deux saillants de la ligne anglaise ; ils sont repoussés aussitôt, sauf en un point. Tout en contre-attaquant nos alliés font des prisonniers et capturent des mitrailleuses. Les attaques contre les mêmes lignes se renouvellent non moins violentes le lendemain, mais elles aboutissent à de nouveaux et sanglants échecs. Le front britannique, à la date du 1<sup>er</sup>, reste tel qu'il était avant ces attaques. On ne signale pas, le 2, de réaction vers le plateau de la Vacquerie ; mais les Boches s'évertuent contre d'autres points du front, notamment vers Méricourt, au sud-est de Lens, où trois fortes attaques sont brisées par l'artillerie de nos alliés.

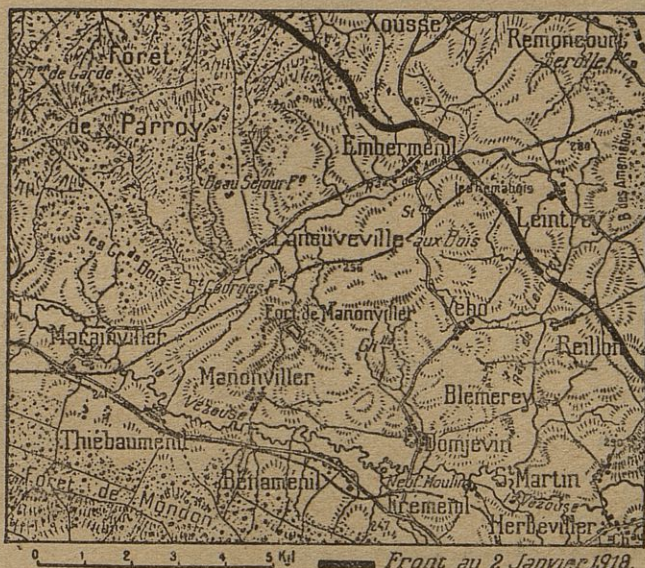
Les faits signalés par les communiqués du front français, du 27 décembre au 3 janvier, sont en apparence d'intérêt secondaire ; ils ne prennent quelque importance que de la situation des lieux où ils se sont produits. L'ennemi continue visiblement à tâter nos lignes par des attaques sans but défini et qui d'ailleurs aboutissent toujours pour lui à des échecs. Depuis quelque temps, tout en restant aussi agité dans le secteur de la Meuse, il semble vouloir faire porter ses efforts sur des points où il nous croit sans doute moins préparés à les repousser et contre lesquels depuis assez longtemps il n'avait fait aucune tentative. C'est ainsi qu'il a manifesté une grande activité dans le secteur Reillon-Vého. Le 20 décembre, après un violent bombardement, nos lignes étaient attaquées au nord de Reillon par des forces assez importantes : cette opération se soldait pour les Boches par des pertes très lourdes et notre position restait intacte. Le 28, un nouveau bombardement était suivi d'une attaque sur Vého, mais nos batteries l'empêchaient de prendre corps : l'importance de cette attaque n'était du reste pas en proportion à celle du bombardement qui

l'avait annoncée : il est possible que si notre artillerie n'y avait mis bon ordre, les premières forces boches lancées contre nos lignes auraient été suivies de beaucoup d'autres. On s'explique l'inquiétude que cause à l'ennemi notre situation dans cette région : elle est tout proche d'Avricourt dont la gare offre une grande importance dans le système des voies de chemins de fer militaires entre l'Alsace et la Lorraine. Cette région est couverte par le fort de Manonviller, situé un peu à l'ouest de Vého, aux confins de la forêt de Parroy, et que nous avons repris aux Allemands. On annonce le 2 que nos hommes ont exécuté, au nord de Courtecon, un coup de main qui leur a permis de faire des prisonniers.

### LES OPÉRATIONS EN ITALIE

Les troupes françaises ont remporté le 30 décembre leur premier grand succès en Italie. Dans un des secteurs qu'elles occupent, leur ligne, accrochée sur les rampes du massif du Grappa, était entièrement dominée par les positions ennemies du sommet du mont Tomba et de la crête de Monfenesa, qui est à un kilomètre à l'ouest du Tomba. De ces sommets,

les Austro-Allemands avaient en outre de larges vues sur la plaine de Vénétie. Notre attaque du 30 décembre avait pour but de chasser l'ennemi de ces positions : elle fut préparée par un long et puissant bombardement auquel participèrent les batteries anglaises et italiennes. Notre infanterie de la division Dilleman, lancée à l'assaut, enleva brillamment les objectifs, fit près de 1.400 prisonniers, captura 60 mitrailleuses et un certain nombre de canons. Ce sont nos troupes qui occupent maintenant ces hauts sommets, d'où, à leur tour, ils dominent le débouché de la Piave, par où passent la route et le chemin de fer de Bellune, une des voies de communication les plus importantes avec le versant autrichien des Alpes. A la suite de cet événement, l'ennemi n'avait encore, à la date du 3 janvier, tenté aucune réaction. Par contre, ses avions l'avaient vengé en bombardant Padoue et un certain nombre d'autres villes ouvertes : des civils ont été tués et plusieurs monuments endommagés. Le 2, une tentative pour forcer la Piave échoue à Intestadura.



LA RÉGION DE REILLON-VÉHO.

### NOTRE COUVERTURE

#### LE GÉNÉRAL CORVISART

Notre victorieuse offensive du mois d'août dernier devant Verdun a mis en vedette le nom du général Corvisart.

Petit-fils du célèbre médecin de Napoléon I<sup>er</sup>, le général Corvisart est né le 29 juin 1857 au château de Saint-Cloud ; il fut, avec le général Conneau, le compagnon de jeux du prince impérial.

Entré à Saint-Cyr le 29 octobre 1877, il sortit dans l'arme de la cavalerie. Colonel le 24 juin 1906, attaché militaire au Japon de 1900 à 1908, il commandait une brigade de dragons lorsque la guerre éclata.

Le 8 février 1915, il était placé à la tête d'une brigade d'infanterie, puis, le 14 juin suivant, à la tête d'une division. Le 30 avril 1917, il était nommé au commandement d'un corps d'armée.

Le général Corvisart a été promu à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur avec la citation suivante :

« Grâce à sa bravoure, son activité et son intelligence des situations, a assuré pendant quatre mois, contre les réactions ennemies, la défense d'un secteur très difficile à tenir. Le 20 août, a enlevé avec les troupes sous ses ordres, dans un élan magnifique, les deux croupes du Mort-Homme, la côte de l'Oie, le bois des Corbeaux, Cumières et Regnéville (Croix de guerre). »

## ATTENTION!!!

La première question du concours consiste à trouver les 16 mots qui seront supprimés, à raison d'un par épisode, au cours de la publication des seize épisodes de *Suzi l'Américaine*. Dans le septième épisode publié dans ce numéro, le mot supprimé se trouve page 16, 1<sup>re</sup> colonne, 34<sup>e</sup> ligne.

Les points remplaçant ce mot n'indiquent nullement le nombre de lettres le composant.

Pour prendre part à notre grand Concours  
**AVEZ-VOUS COMPRIS ?**

Découpez et conservez précieusement le **Bon N° 7**  
inséré à la dernière page des annonces.



# LES AMÉRICAINES DE PARIS

Les femmes qui, depuis la guerre, exercent des professions dont l'accès leur semblait à jamais interdit, en France tout au moins, accroissent chaque jour le champ de leurs conquêtes. Cependant, jusqu'ici, aucun corps militaire de femmes n'a été autorisé, et il y a peu de chances que nous voyions jamais sur le front français des bataillons féminins comme il en exista en Russie et en Serbie.

Depuis l'entrée en guerre des Etats-Unis, les Américaines habitant Paris ont formé, sous le nom de *Women's War Relief Corps in France*, une association dont le but principal est d'apporter une aide matérielle et morale aux soldats américains combattant sur notre sol.

Créée le 9 août 1917, cette association compte déjà plus de 600 membres et chaque jour les enrôlements continuent, nombreux.

Toutes les hautes personnalités féminines américaines ont tenu à apporter une large contribution à l'association dont l'avenir s'annonce des plus brillants.

Un comité d'honneur, composé de M<sup>mes</sup> Waddington, princesse E. de Polignac, M<sup>mes</sup> Mackey, Hotgay, contrôle le fonctionnement de l'œuvre dont le comité administratif, chargé de la répartition et de l'emploi des fonds, est représenté par M<sup>mes</sup> Bliss et Tuck, sous la direction générale de M<sup>me</sup> Sharp, femme de l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris.

Le délégué de la Croix-Rouge américaine dont dépend le *Women's War Relief Corps in France* est M. Preton.

Le bureau d'enrôlement, chargé d'accueillir les recrues et de les répartir dans les différents services, est dirigé par M<sup>me</sup> Lambert, dont le zèle et l'infatigable activité sont au-dessus de tout éloge.

Le bureau a reçu l'hospitalité du splendide hôtel de l'ambassade des Etats-Unis, 5, rue François-I<sup>er</sup>, dont les salons de réception abritent désormais une véritable ruche féminine : dactylographes, comptables, téléphonistes, manutentionnaires, qui, affairées et silencieuses, s'empres- sent à leur tâche ; les pièces d'étoffes que les « travail- listes » des ouvriers transformeront en chauds sous-vête- ments pour les « sammies » s'empilent le long des murs tendus de somptueux damas rouge. Des automobiles mili- taires, conduites par des femmes appartenant à l'Associa- tion, apportent directement des ports de débarquement les caisses de produits ou matériel arrivant d'Amérique ; d'au- tres autos emportent vers le front les envois destinés aux combattants.

Ici l'utilisation de toutes les compétences et de toutes les bonnes volontés paraît avoir été le souci constant des organisateurs.

Les fonds de l'Association, exclusivement améri- cains, doivent être considérables, car rien n'a été négligé pour assurer aux soldats, combattants ou blessés, le maxi- mum de bien-être. Parmi les riches donateurs dont les capitaux alimentent la caisse du *Women's War Relief Corps in France*, figure, pour une très large part, M. Rockefeller, si connu pour son inépuisable générosité.

\*\*\*

Le personnel féminin, bénévole ou rétribué, assure les services les plus divers, et chacun de ces services a son uniforme particulier. Les automobilistes portent un costume gris oxford avec col, parements et revers bleu électrique ; les « travailleuses » des cantines ont également un uniforme gris mais avec col, parements et revers bleu horizon ; les déléguées des gares, chargées d'accueillir à leur arrivée les volontaires américaines, de les guider et de leur assurer un logement, revêtent aussi l'uniforme gris, avec les ornements rouge bordeaux ; pour les employées de bureau, même costume agrémenté cette fois d'orange foncé.

Le caractère essentiel de ces différents uniformes, quel que soit le grade ou la fonction de celles qui le portent, est une extrême simplicité. L'emploi des blusseries a même été interdit dernièrement en raison de la rarefaction du cuir, et, par souci d'économie, les membres du *Women's War Relief Corps* ont dû renoncer, tout comme les officiers français, à cet ornement superflu, qui soulignait encore leur allure martiale.

Les infirmières enfin, presque toutes rétribuées, constituent un corps d'élite ; femmes du monde ou de la bourgeoisie, placées avec les infir- mières auxiliaires sous les ordres directs de M<sup>me</sup> Munroe, elles assurent le service de deux hôpitaux : celui de la rue Pierre-Charron, réservé exclu- sivement aux blessés américains, et celui de la rue de la Faisanderie, des- tiné aux blessés français. Le personnel subalterne chargé des travaux de nettoyage, d'entretien, etc., est fourni par la Croix-Rouge anglaise et la Croix-Rouge américaine.

Des doctresses américaines, vêtues de kaki et portant l'insigne de la Croix-Rouge, dirigent le service de santé, tandis que les pansements chirurgicaux qui forment un service à part fonctionnent sous le contrôle de M<sup>me</sup> Austin. Comme on le voit, chacune est affectée selon ses apti- tudes, ses connaissances professionnelles, ses goûts ou ses forces.

L'impression d'ensemble qui se dégage d'une visite dans les diffé- rents services de cette organisation modèle est celle d'une discipline, d'une correction vraiment militaires.

Nul souci de coquetterie ne paraît avoir inspiré les infirmières améri- caines dans le choix de leur costume : robe de drap bleu royal, de coupe

sévère, pèlerine de même drap, à revers rouges, chapeau de feutre égale- ment bleu, solides brodequins, constituent leur uniforme, bien différent, comme on le voit, du coquet travesti de nos Dames de la Croix-Rouge.

\*\*\*

Le service des cantines, dirigé par M<sup>me</sup> Vanderbilt, mérite une mention spéciale : outre la cuisine courante destinée aux malades, d'ha- biles cordons bleus y préparent pour les blessés des plats appropriés à chaque régime.

La section organisée par miss Madge Oliver et qui fonctionne à Paris, au Val-de-Grâce et à l'hôpital Villemin, s'occupe exclusivement de la confection de cette « petite cuisine » destinée surtout aux blessés de la face, grands blessés, entérés, tuberculeux, etc.

Chaque jour ceux-ci reçoivent des bouillies, crèmes, entremets, gâteaux, fruits cuits, marmelades. La zone des armées n'a pas été oubliée et la même organisation culinaire existe déjà à Châlons-sur-Marne et Epernay.

Tous les hôpitaux militaires américains, anglais et français doivent recevoir bientôt des « cuisinières de régimes » formées par miss Oliver dans son école de « petite cuisine » installée depuis quelques jours dans une annexe du Val-de-Grâce.

Le service de santé a favorisé de tout son pouvoir l'initiative de miss Oliver qui répond à des besoins réels non prévus en temps de paix par des règlements surannés.

Des 400 blessés de la face soignés au Val-de-Grâce dans le service du professeur Morestin, c'est à peine si jusqu'à ce jour 80 avaient pu recevoir une alimentation rationnelle leur évitant tout effort de massica- tion ; la guérison de ceux qui ne pouvaient prendre aucune nourriture solide se trouvait forcément retardée. Grâce à l'œuvre de miss Oliver, de nombreux blessés de cette catégorie seront sûrement et rapidement rendus à la vie normale.

M<sup>me</sup> Vanderbilt, que sa haute situation et sa grande fortune ne semblaient pas destiner à un pareil emploi, assure aussi la direction des cantines des « Deux- Drapeaux » qui fonctionnent à la gare de l'Est, à Paris, et dans les gares de Corbeil, Juvisy, Achères, Argenteuil, Aubervilliers, Châlons, Epernay, Ory-la- Ville, Saint-Germain-des-Fossés.

Les fonds qui alimentent ces cantines sont unique- ment américains, et si le *Women's War Relief Corps in France* a voulu centraliser et assurer la répartition de ces dons pour leur meilleure utilisation, nos généreux amis et alliés contribuent en outre, et largement, à l'en- tretien et aux services de nos œuvres françaises.

L'Association s'occupe aussi de l'assistance aux soldats aveugles et aux réfugiés des pays envahis.

Elle a fondé des ouvriers : 118, rue de la Fai- sanderie ; 25, rue Pierre-Charron et, plus récemment, à Cannes. Les « travailleuses » de ces ouvriers ont, elles aussi, leur uniforme qui est le même que celui des autres « travailleuses », mais d'un gris plus clair.

\*\*\*

Enfin, un groupe de « travailleuses », vêtues de bleu royal et portant la croix rouge au col, confectionne, sous la direction de M<sup>me</sup> Lathrop, les colis destinés aux soldats du front. Ce service est installé aux Champs- Elysées, dans le pavillon autrefois occupé par l'Alcazar d'été.

Ce n'est que depuis l'entrée en guerre des Etats- Unis que cette œuvre a été rattachée au *Women's War Relief Corps in France* ; dès 1914 elle avait été créée

par M<sup>me</sup> Lathrop et fonctionnait au seul profit des soldats français. Elle possède un service spécial d'automobiles qui emportent au front les colis renfermant les douceurs destinées à l'amélioration de l'ordinaire des combattants.

Comme on le voit, l'Association ne néglige rien pour rendre plus supportable, aux soldats américains, le lourd fardeau de la guerre qu'ils ont tous si noblement accepté.

Le *Women's War Relief Corps in France* a voulu assurer à ses membres venus d'Amérique un logement sain et confortable et c'est M<sup>me</sup> Strong qui s'est chargée de ce soin, poussant la sollicitude jusqu'à créer, à l'Hôtel Métropolitain, un club où sont admises aussi les Anglaises et Françaises faisant partie de l'Association.

Une bibliothèque, un salon de musique et des salles de conversation y sont mis à la disposition des adhérentes pour s'y délasser de leur formi- dable labeur quotidien.

Ces femmes qui, sans compter, mettent leur intelligence et leurs forces au service de leur pays et des alliés, peuvent ainsi retrouver en terre étrangère un peu de la douceur du home, charme auquel sont si sensibles nos amis anglais et américains.

Entre collaboratrices de nationalités différentes qui se rencontrent là, ne manqueront pas de se nouer des relations durables et des amitiés soli- des basées sur l'estime que chacune d'elles doit éprouver pour toute collè- gue qu'elle voit se rendre utile si généreusement.

Remercions les nobles femmes qui se sont multipliées pour adoucir toutes les misères ; l'esprit de méthode et d'organisation de nos ennemis, tendu dans un but de barbarie et d'oppression, est certainement inférieur à celui de nos alliés qui, sans insupportable orgueil, ne vise qu'à soulager et faire oublier les horreurs d'une guerre voulue par la race la plus dégradée du monde.

LÉONIE ALEXANDRE.



UNIFORME DES FEMMES  
AMÉRICAINES MILITARISÉES



## LA SIGNATURE DE L'ARMISTICE A BREST-LITOVSK



Le 15 décembre s'est accompli le premier acte de la trahison des maximalistes envers les alliés de la Russie. Ce jour-là a été signé à Brest-Litovsk entre les représentants des empires centraux et les agents de Lénine un armistice qui a été suivi de l'ouverture de négociations en vue d'une paix séparée. Voici les négociateurs réunis à Brest-Litovsk : 1. Kameneff ; 2. Ioffe, président de la délégation russe ; 3. Mme Biacenko, membre de la délégation ; 4. Altvater, contre-amiral russe ; 5. Lipsky, capitaine russe ; 6. Karachan, secrétaire de la délégation russe ; 7. Fokke, lieutenant-colonel russe ; 8. Zekki-pacha, plénipotentiaire turo ; 9. Von Merey, ambassadeur d'Autriche-Hongrie ; 10. Prince Léopold de Bavière, signant l'armistice ; 11. Hoffmann, général allemand ; 12. Gantchew, colonel, plénipotentiaire bulgare ; 13. Horn, capitaine de vaisseau allemand ; 14. Rey, capitaine ; 15. Bruckmann, major ; 16. Von Kanneke, major ; 17. Von Rosenberg, chef d'escadron ; 18. Von Merbach, major ; 19. Dolive-Dobrowolski.



# L'INDO-CHINE ET LA GUERRE

Pour beaucoup de personnes l'Indo-Chine n'est qu'une terre exotique, perdue en des lointains orientaux, et attirante par la fécondité de son sol et la facilité de sa vie.

Pour la plupart des gens, elle n'est guère qu'une contrée aux mœurs étranges, à la civilisation encore mystérieuse, qu'un pays très vague de rêve et de nonchaloir, doté d'une nature merveilleuse et où sont seuls les adeptes du grand tourisme ou les cadets de famille aventureux...

Vision très belle, certes, et exacte, car on ne saurait nier le charme et la splendeur des sites indo-chinois ; mais aussi vision incomplète de la réalité, si l'on n'aperçoit pas en même temps l'exceptionnelle activité économique de ce domaine asiatique.

Notre Indo-Chine française, en effet, en ses divisions politiques (Cochinchine-Tonkin-Annam-Cambodge et Laos) constitue actuellement notre plus belle possession coloniale avec ses 680.000 kilomètres carrés de terrain tropical et ses 25 millions d'habitants. Sa conquête et sa pacification furent relativement aisées et peu coûteuses.

Pays de richesses agricoles et minières, il ne lui manquait, pour devenir un grand centre industriel et commercial, que de savoir exploiter ses ressources. Son initiation fut rapide et sa progression dans ce sens, servie par nos méthodes modernes et notre outillage perfectionné, fut constante. A la veille de la guerre, notre Union Indo-Chinoise était en pleine prospérité. Notre domination définitivement acceptée, sa situation financière solidement établie, et son développement économique en plein essor, elle se plaçait au premier rang des possessions de notre empire colonial. Les statistiques commerciales de l'année 1914 en témoignent clairement :

Son commerce général en effet atteignait à cette date le chiffre éloquent de 598.830.000 francs, tandis que son commerce spécial s'élevait à 498.576.000 francs dont 210.749.000 francs pour l'importation et 287.827.000 pour l'exportation.

C'est dans cette situation de productivité et de vitalité remarquables que se trouvait l'Indo-Chine lorsqu'advinrent les hostilités.

## L'EFFORT INDO-CHINOIS PENDANT LA GUERRE

L'Indo-Chine pouvait ainsi, mieux que toute autre de nos colonies, apporter à la métropole un appui précieux au moment même où elle allait en avoir le plus besoin.

Ce rôle, elle se l'assigna spontanément et selon le mot de M. Roume — qui la gouvernait à cette époque — l'Indo-Chine, au milieu du conflit où était entraînée la France, tint « à mettre au service de la mère-patrie toutes les ressources en hommes, en matériel, en approvisionnements et en crédits dont elle pouvait disposer ».

Ce n'était point là une simple phrase, c'était surtout un programme de collaboration étroite et complète avec la métropole, dont elle entendait seconder l'effort jusqu'à l'extrême limite de ses moyens. Et, en effet, elle ne marchandait point son apport.

Elle envoya d'abord sur les champs de bataille de France, des Dar-



LE GÉNÉRAL DESAILLY PASSE EN REVUE LES TROUPES ANNAMITES.

danelles ou des Balkans ses meilleures troupes européennes puisées parmi les garnisons de l'armée active stationnée sur son territoire et recrutées parmi les colons et les fonctionnaires — engagés volontaires ou réservistes — dont pouvaient se dégarnir ses services publics et ses entreprises privées. Le total des Français d'Indo-Chine qui sont ainsi venus se ranger aux côtés de leurs compatriotes, pour la grande lutte humaine, ne saurait encore être précisé, car les envois continuent régulièrement. Leur nombre s'augmente constamment comme s'allonge aussi chaque jour la liste du Livre d'Or indo-chinois où s'inscrivent les noms de tous ceux qui tombent pour la France.

Les indigènes, de leur côté, fournirent à la métropole un concours précieux.

Malgré les difficultés de toutes sortes auxquelles se heurtèrent leur recrutement et leur transport, près de 100.000 Annamites ou Cambodgiens ont été dirigés sur la France. Tirailleurs, ils ont permis la relève et l'utilisations d'effectifs immobilisés jusque-là à l'intérieur du pays : ils se sont mêlés aux troupes d'assaut et ont pris part à des combats où ils ont fait preuve de réelle valeur militaire.

Ouvriers, ils se sont essaimés à travers la France, dans les usines de guerre, où ils ont apporté leurs qualités naturelles d'adaptation, de minutie, d'adresse et de patience.

Travailleurs agricoles, ils ont aidé — un peu partout — au relèvement de notre agriculture un moment menacée par l'absence de main-d'œuvre.

Organisé au début de l'année 1916, ce courant d'immigration indo-chinoise a été particulièrement apprécié en France, au point que les départements en ont demandé la continuation et l'accentuation.

Au point de vue financier, la participation de l'Indo-Chine fut encore plus remarquable. Aux bons et obligations de la défense nationale elle souscrivit une somme de 18.544.587 francs ; l'emprunt de 1915 y glana 18.366.816 francs et celui de 1916, 24.250.000 francs (1).

Ce second emprunt, comme on le voit, a rencontré un succès encore plus considérable que le premier. L'Indo-Chine a tenu, par là, à marquer son inébranlable confiance dans la victoire de la France.

Sur cette somme, d'ailleurs, 3.450.000 francs seulement sont des conversions. Les cours d'Annam et du Cambodge — en témoignage de leur loyalisme — y ont contribué pour un million et les caisses de réserve



M. ALBERT SARRAUT, GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'INDO-CHINE.

du budget général pour 6.500.000 francs. Les 13.500.000 francs de balance constituent le montant des souscriptions individuelles consenties par les autorités indigènes, par les fonctionnaires et surtout par les colons français.

Mais l'appui financier de l'Indo-Chine ne se borna point seulement à cette contribution aux différentes émissions de la défense nationale ; il se manifesta d'une façon plus complète encore.

En 1915, sur la proposition, aussitôt adoptée, de M. Roume, la colonie prenait à sa charge une partie des fournitures de céréales faites au ministère de la guerre, représentant une somme de 4.245.000 piastres, soit environ 10.600.000 francs. En 1916, M. Charles, gouverneur intérimaire de la colonie, renouvelait le geste de son prédécesseur et décidait de prélever sur le budget général de l'Indo-Chine une somme de 7.500.000 francs destinée à payer l'achat des 20.000 tonnes de maïs et des 30.000 tonnes de riz cargo que le service des poudres avait commandées à la colonie.

D'autre part, sans hésitation et sans la moindre difficulté, le Trésor indo-chinois consentait au gouvernement métropolitain toutes les avances que nécessitaient les achats incessants de riz, de maïs, d'alcools, le paiement des frets, les versements des primes aux engagés volontaires, aux tirailleurs et aux ouvriers, les allocations aux familles des mobilisés, les frais de leur habillement, de leur équipement, etc., toutes dépenses engagées pour le compte du ministère de la guerre.

Ces débours du trésor local atteignaient pour l'année 1916 un total de 50 millions de francs, sur lesquels la métropole n'avait guère fourni qu'une provision de traites de 15 millions. En outre, la colonie, poussant jusqu'aux ultimes limites le scrupule patriotique, n'a pas voulu que la France, sur laquelle pèsent en ce moment de si lourdes charges, pût subir du fait de l'Indo-Chine de nouveaux sacrifices. Elle a donc tenu à rembourser à la métropole tous les droits de douane perçus à l'entrée sur les matières premières ayant servi aux besoins de l'intendance pour l'équipement et l'habillement des volontaires. Elle a tenu également à supporter seule le poids des dépenses se montant annuellement à plusieurs centaines de milliers de piastres qu'entraînait le recrutement des troupes qu'elle envoyait en France.

L'initiative privée, enfin, apporta, de son côté, une large part au soulagement des misères et des souffrances que semait cette guerre dans la mère-patrie.

Le Secours national reçut 6.500.000 francs environ ; diverses œuvres de guerre recueillirent 1.800.000 francs ; et les femmes françaises d'Indo-Chine, comme leurs sœurs annamites ou cambodgiennes, les yeux tournés vers la mère-patrie, travaillèrent pieusement à secourir de leur mieux les soldats de France qui souffraient et mouraient. D'une main jamais lasse, elles tricotent et emballent et les lointains colis arrivent, chaque jour, en France, apportant le double réconfort d'une gâterie matérielle et d'une pensée féminine...

(1) Les résultats du dernier emprunt n'ont pas encore été publiés.



Mais c'est surtout l'effort économique de nos possessions d'Extrême-Orient qui est à considérer.

En dépit de toutes les traverses et de tous les obstacles que la guerre lui créait, l'Indo-Chine sut maintenir son commerce général à la hauteur où elle l'avait porté aux époques pacifiques de sa plus grande prospérité.

En 1915, les statistiques donnaient les chiffres suivants :

Commerce général : 569.511.000 francs.

Commerce spécial : 448.334.000 francs dont 162.095.000 francs à l'importation et 286.239.000 francs à l'exportation.

En 1916, les chiffres étaient encore plus élevés, indiquant pour les trois premiers trimestres de l'année une importation de 160.080.000 francs et une exportation de 226.337.000 francs.

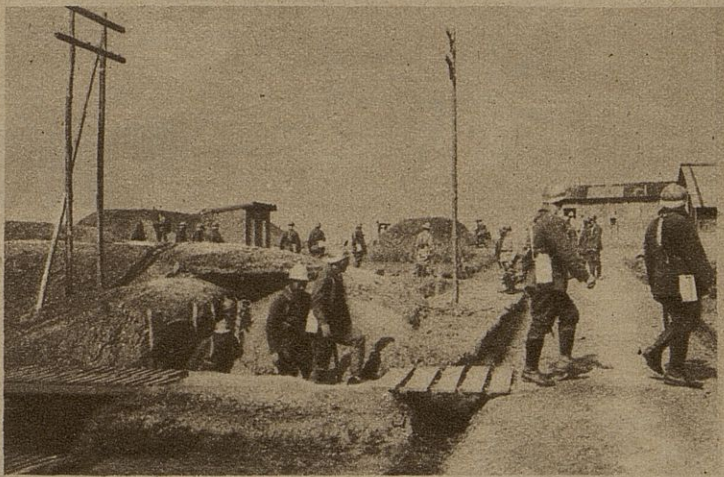
Mieux que toutes les explications ces chiffres suffisent à démontrer la vitalité dont continua à faire preuve notre colonie au milieu même des embarras et de la gêne résultant des hostilités. Loin de réduire l'expédition des produits de son sol et de son industrie à destination de la France, elle s'appliquait au contraire à l'intensifier au sein même de la guerre.

En 1914 elle nous envoyait 317.000 tonnes de riz ou dérivés.

En 1915 nous en recevions 2.122.616 tonnes.

Au cours de cette même année, elle nous expédiait : 34.000 tonnes de maïs et 6.536 tonnes de coprah, tandis qu'elle fournissait à nos alliés 74.570 tonnes de riz.

L'industrie minière, en se mettant au service de la Défense Natio-



TIRAILLEURS ANNAMITES GAGNANT LES ABRIS DE BOMBARDEMENT.

nale, se développait également et suivait, dans ses rendements, une courbe ascendante parallèle à celle de l'industrie agricole.

Les houillères tonkinoises, qui exportaient 260.000 tonnes en 1917, et 533.000 tonnes en 1914, ont exporté 630.000 tonnes en 1915, et l'exportation des minerais de zinc atteignait, en 1915, 33.335 tonnes. En même temps, l'Indo-Chine dirigeait sur la France presque toute sa production de caoutchouc brut, soit environ 180.000 kilos, et nous approvisionnait en allumettes (900 millions annuellement).

Tous ces chiffres — puisés dans les dernières statistiques officielles — sont à la vérité déjà imposants, et pourtant ils vont encore, du fait même des besoins toujours croissants de notre défense nationale, se trouver sensiblement renforcés.

Le gouvernement métropolitain, en effet, secondé en cela par le gouvernement local de l'Indo-Chine qui apporte tous ses soins à en assurer l'exécution, vient de passer à la colonie de nouvelles et très importantes commandes, représentant une dépense approximative de 45 millions.

Ainsi donc, jusqu'au seuil de l'année 1918, l'Indo-Chine a offert à la France l'aide la plus loyale et la plus entière.

Soucieuse de ne point ajouter d'autres sujets d'embarras à ceux qui déjà sollicitaient toute l'attention de la mère-patrie, elle s'est attachée à ne lui donner aucun nouveau sujet d'inquiétude. Malgré toutes les influences étrangères qui essayaient à la travailler sournoisement contre nous, la population indigène est restée, d'une façon générale, fidèle à ses devoirs envers nous.

L'année 1918 s'est ouverte sur un horizon d'espairs très vastes et très légitimes pour la France. Les plus pessimistes d'entre nous sentent instinctivement que l'heure de l'effort suprême est venue et que va bientôt sonner celle du triomphe.

Pour cet ultime effort toutes les énergies de la nation se concentrent et se tendent.

L'Indo-Chine, comme toutes nos autres colonies, se prépare à le fournir et la bonne chance a voulu que, pour seconder cet élan, le gouvernement français ait songé, selon ses propres expressions, à « confier la direction de ce pays à une personnalité déjà instruite de ses intérêts et de ses besoins ». Le retour de M. Albert Sarraut en Indo-Chine offrait une double garantie à la mère-patrie, car, exactement averti, d'une part, de l'effort qu'on peut demander à notre domaine extrême asiatique, il a, d'autre part — grâce au poste qu'il a occupé dans le conseil des ministres de la défense nationale — une connaissance approfondie des besoins de la France.

Le problème le plus important à l'heure présente est celui du ravitaillement de la métropole. Le nouveau gouverneur général s'est donc particulièrement attaché à accroître l'apport de l'Indo-Chine à ce point de vue, et voici ce qui a déjà été fait dans ce sens :

#### Au point de vue agricole

1° Création d'un service central de ravitaillement et de transports maritimes, spécialement chargé de l'envoi en France des denrées indo-chinoises ;

institution dans chaque pays de l'Union, c'est-à-dire au Tonkin, au Cambodge, au Laos, en Cochinchine et en Annam, de commissions d'inventaire économique dont la double tâche est de tenir à jour le bilan des denrées que le pays produit et possède, et de s'enquérir des moyens d'intensifier cette production. En outre, au mois de mars dernier, le conseil de gouvernement votait un crédit élevé, permettant de consentir des avances de fonds aux agriculteurs ;

2° Impulsion immédiate donnée aux industries locales de façon à alléger d'autant les envois que la métropole est obligée de faire à la colonie. Actuellement l'Indo-Chine travaille à se suffire elle-même et à pouvoir s'approvisionner seule en sucre, farines, pâtes alimentaires, chaussures, etc. ;

3° Mise en exploitation de régions encore en friche et inhabitées. Dans la moyenne région du Tonkin une expérience est en ce moment tentée. A l'aide de prisonniers recrutés par engagement libre parmi les indigènes, on est en train d'aménager toute cette région. Des voies d'accès y sont créées et des habitations construites. Le même effort sera entrepris bientôt au Laos et en Annam. La surveillance de tous ces travaux est confiée à un contrôle général du travail et de la colonisation dont la création est due à M. Albert Sarraut.

#### Au point de vue industriel

1° Un effort considérable se produit dans l'industrie sidérurgique. Le Tonkin est sillonné de torrents, de rapides et de chutes d'eau ; en outre son sous-sol recèle de vastes champs de fer et de houille. La mise en exploitation de toutes ces richesses est, à l'heure actuelle, une œuvre nécessaire autant qu'essentielle. Mais pour pouvoir y travailler, la construction d'un tramway dans la région de Thai-Nguyen était d'abord indispensable. Les études de cette ligne — interrompues par la guerre — viennent d'être reprises et sont poussées activement. D'autre part, le gouvernement de l'Indo-Chine a décidé de prendre à sa charge la moitié des frais (soit 3 millions) qu'entraîneraient ces travaux ;

2° Pour intensifier et faciliter le rendement de toutes ces entreprises industrielles, la question des transports intérieurs est un problème d'importance primordiale. Aussi s'est-on efforcé de la résoudre, en créant de nouveaux moyens de communication ou en améliorant ceux dont on disposait. C'est ainsi que les terrassements de la future ligne Nord-Annam sont en construction. On trace des routes un peu partout et le plus possible, et surtout on étudie de façon approfondie l'importante question du port d'Haiphong. Les études une fois achevées — ce qui ne saurait tarder — on passera rapidement à leur mise en exécution.

L'Indo-Chine dispose encore de bien d'autres ressources. Leur mise en valeur — à laquelle on s'efforce de travailler en ce moment — apportera à la France un tribut précieux. Qu'on en juge plutôt à ce court aperçu de ce que nos territoires indo-chinois peuvent exporter en France :

Pyrites du Tonkin, qui permettraient la fabrication de l'acide sulfurique ; chlorure de sodium, d'où l'on pourrait extraire de la soude ; charbons, dont la distillation donnerait de grands rendements ; gisements de fer, de zinc et d'autres minerais, en un mot toutes les richesses souterraines du sol indo-chinois seront exploitées et livrées au machinisme. Dès lors bien des industries encore timidement débutantes prendront le véritable essor qu'on peut prévoir, entre autres l'industrie de la pâte à papier, à peine naissante, et abondamment fournie de matières premières par les forêts de pins du Sud-Annam et surtout par les innombrables bambous qui hérissent la Cochinchine et le Tonkin et qui sont — aux dires d'un spécialiste — « la première des plantes papetières de l'avenir »...

Ainsi donc, l'Indo-Chine aura fourni pendant cette guerre un splendide effort à la fois militaire, économique et financier.

Quelle que soit la durée des hostilités, la France peut être sûre de



GARDE ANNAMITE RENTRANT AU CAMP.

son appui et de son loyalisme. Elle peut être certaine que sa participation à la défense nationale — si entière soit-elle actuellement — ne fera encore qu'augmenter avec la prolongation de la lutte que soutient la métropole. Il est bon que le peuple français le sache, qu'il se rende un compte exact de l'œuvre accomplie par la plus belle de ses colonies et qu'il puisse à son tour répéter en connaissance de cause ce que disait le ministre de l'armement dans une dépêche adressée au ministre des colonies :

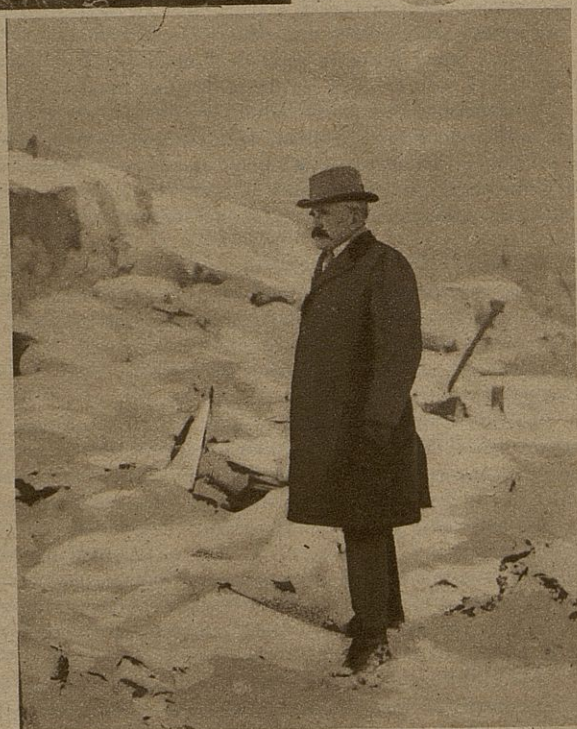
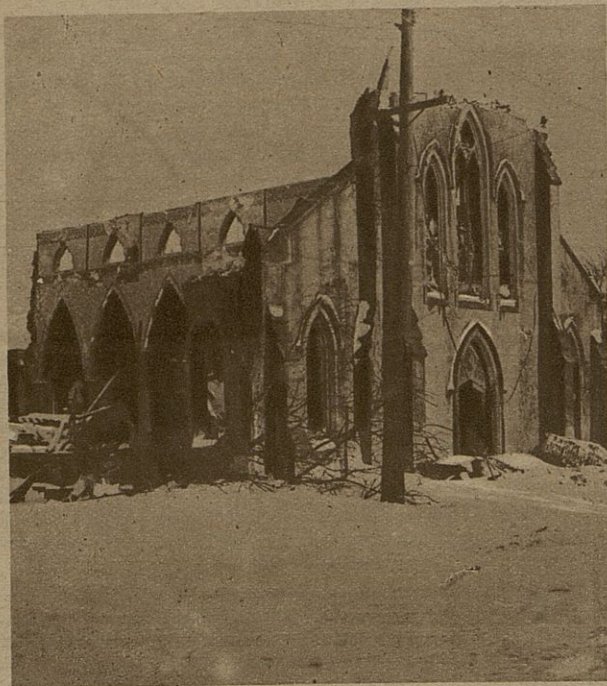
« Ainsi se sont affirmés d'une manière éclatante l'esprit patriotique et le parfait loyalisme des populations française et indigène de l'Indo-Chine. Leurs sentiments de solidarité sont appréciés comme il convient par tous ceux qui, aux armées ou à l'arrière, combattent ou travaillent pour assurer le triomphe de la France et de ses alliés... »

Il est des dettes dont le souvenir est très doux : ce sont les dettes de reconnaissance que nous contractons envers ceux qui nous ont tendu la main aux moments les plus rudes de notre existence nationale...

JEAN D'ESME.



## LA CATASTROPHE D'HALIFAX



Une formidable explosion ravageait récemment la ville d'Halifax. Voici quelques vues prises après le sinistre. A partir d'en haut : les ruines de l'église Saint-Joseph, où 40 enfants furent tués ; une vue de la rade d'Halifax ; deux enfants sinistrés venant de recevoir des vivres du Comité de secours, et les fouilles exécutées pour dégager des victimes. En bas, une église détruite dont le clocher reste intact, et sir Robert Borden parcourant un quartier sinistré.



## LES ITALIENNES COOPÈRENT A LA DÉFENSE



En Italie comme chez nous on voit les femmes prêter un concours dévoué et actif à la défense nationale. En grand nombre elles se rendent utiles dans les hôpitaux, dans les usines; beaucoup sont mobilisées pour creuser des tranchées destinées à arrêter l'ennemi en cas de fléchissement des premières lignes. Ces « terrassières » se distinguent, comme les hommes employés aux mêmes travaux, par leur brassard rouge portant deux baches en croix.



## VUE PRISE EN AVION D'UN SECTEUR DU FRONT BELGE



Cette photographie, prise en avion, montre la partie de la rive droite de l'Yser devant Dixmude où se battent actuellement les troupes belges, et les effets de leur artillerie sur les travaux défensifs allemands. Au milieu du cours d'eau on voit émerger les piles qui restent du pont du chemin de fer Furnes-Dixmude. Il y avait, le long de la voie ferrée, sur la rive droite, une longue tranchée allemande aboutissant à l'est de la ville, et qui a été démolie par les obus. Les ruines de Dixmude se trouvent en haut de la photographie à gauche ; un peu au dessous, se reconnaissent les murs d'un blockhaus effondré. Entre Dixmude et l'Yser, le terrain non recouvert par l'inondation est criblé de trous d'obus que les pluies et les infiltrations ont remplis d'eau. L'ensemble offre un aspect désolé que rend bien cette photographie.



## UN POSTE D'OBSERVATION BELGE



*L'armée belge occupe un des plus mauvais secteurs du front : pays plat où l'horizon est très borné, sol inconsistant ou marécageux, où l'on ne peut creuser de tranchées et où se meut difficilement l'artillerie lourde, en sont les caractères dominants. L'ingéniosité de nos alliés vient à bout de bien des difficultés. En un endroit où il est indispensable d'avoir vue sur les lignes ennemies, ils ont établi au moyen de fascines et d'herbages ce poste d'observation.*



## PAYSAGE DE LA RÉGION DE MERKEM



Au milieu de ce bois déchiqueté par les obus on aperçoit les restes d'un ouvrage allemand bétonné qui fut détruit lors de la récente offensive en Belgique entre Merkem et Kippe.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**RUSSIE-ROUMANIE.** — Pendant que les bolcheviks, à Brest-Litovsk et à Petrograd, poursuivent avec les Boches des tractations qui ne vont pas sans tiraillements, la vraie Russie continue à s'organiser pour résister à leurs prétentions dictatoriales. En Ukraine se constitue une véritable armée pourvue d'une nombreuse artillerie et d'un matériel de guerre important. Le général Tcherbatcheff a annoncé, le 26 décembre, qu'il assume le commandement des troupes des fronts sud-ouest et roumain couvrant le territoire de la république Ukrainienne. Le gouvernement ukrainien étend son pouvoir jusqu'à Odessa. L'armée roumaine est forte encore de 300.000 hommes : elle reste en liaison avec l'armée de l'Ukraine. Dans la vallée du Don où l'autorité de Kaledine et de Korniloff est nettement acceptée, toute la population, hommes et femmes, est mobilisée. Ces généraux disposent d'environ 200.000 hommes. La région de Minsk où le général Doubov-Mouneki commande à des forces polonaises assez importantes, la région de Jitomir, où sont

très nombreux les prisonniers tchéco-slovaques, le Caucase se déclarent contre les menées maximalistes. Si en Sibérie les hommes de Lénine se sont emparés d'Irkhoust où ils ont commis tous les ravages possibles, par contre, en Extrême-Orient, des troupes chinoises sont intervenues pour expulser de la région de Karbine les bolcheviks, et les Japonais sont préparés à toute éventualité.

**PALESTINE.** — A la date du 13 décembre les troupes alliées avaient fait en Palestine, depuis le début de l'offensive actuelle, plus de 12.000 prisonniers dont 5.620 officiers. Il va sans dire que ce nombre est maintenant de beaucoup dépassé. Les Turcs, aidés par les Allemands, ont fait, le 26, une violente tentative contre les positions qui couvrent Jérusalem : ils ont été battus et les troupes du général Allenby ont profité de leur victoire pour progresser très notablement. Le 31 décembre, le communiqué situait comme suit les points atteints par les colonnes alliées : Beitin-Bethel, à 2 milles nord-est de Bireh-el-Balua et 1 mille nord de Bireh sur la route de Naplouse ; Kel-Buri, à 1 mille ouest d'El-Balua ; Janiah et Ras-Kerkar, à 6 et 7 milles nord-ouest de Bireh ; dans le secteur maritime, Kuleh, à 12 milles est de Jaffa ; un dépôt de munitions fut détruit.



La fameuse basilique de Saint-Antoine, à Padoue, gravement endommagée par les avions autrichiens.

## LISTE DES ÉTABLISSEMENTS CINÉMATOGRAPHIQUES

passant le film du Roman-Cinéma édité par L'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE et publié par "LE PAYS DE FRANCE"

**SUZY L'AMÉRICAINNE,**

par **GEORGES LE FAURE**  
auquel est adapté le  
**GRAND CONCOURS**

**AVEZ-VOUS COMPRIS ?**

## PARIS

Alésia-Beaumont, 114, rue d'Alésia ;  
Brasserie-Rochechouart, 66, rue Rochechouart ;  
Casino de la Nation, 2, avenue de Taillebourg ;  
Cinéma Charonne, 70, rue de Charonne ;  
Ciné-Majic, 22, avenue de la Motte-Picquet ;  
Cinéma des Mille Colonnes, 20, rue de la Gaîté ;  
Casino du XIII<sup>e</sup>, 190, avenue de Choisy ;  
Cinéma du Panthéon, 13, rue Victor-Cousin ;  
Cinéma Myrha, 11, rue Myrha ;  
Cinéma des Bosquets, 60, rue Domrémy ;  
Eden, 34, avenue Jean-Jaurès ;  
Excelsior-Cinéma, 105, avenue de la République ;  
Family-Cinéma, 81, rue d'Avron ;  
Idéal-Cinéma, rue d'Alésia ;  
La Vilette-Cinéma, 7, rue de Flandre ;  
Majestic-Cinéma, 33, boulevard du Temple ;  
Moderne-Cinéma, 4 bis, rue Henri-Chevreau ;  
Orléans-Palace, 102, boulevard Jourdan ;  
Paris-Ciné, 56, avenue de Saint-Ouen ;

Parisiana, boulevard Poissonnière ;  
Raspail-Palace, 91, boulevard Raspail ;  
Royal-Cinéma, 11, boulevard du Port-Royal ;  
Ternes-Palace, 7, rue Demours.

## BANLIEUE

BÉCON-LES-BRUYÈRES. — Bécon-Palace.  
BLANCOURT. — Athambra, rue du Dôme.  
BOULOGNE-SUR-SEINE. — Cinéma, 71, boulevard de Strasbourg.  
CORBEIL. — Casino de Corbeil, 2, rue Feray.  
LEVALLOIS. — Grand Cinéma Levallois, 2 bis, rue du Marché.  
POISSY. — Théâtre de Poissy.  
SAINT-DENIS. — Casino de Saint-Denis, 73, rue de la République.  
SAINT-MANDÉ. — Cinéma Alsace-Lorraine, rue d'Alsace-Lorraine.  
SEVRES. — Ciné-Palace.  
VINCENNES. — Vincennes-Palace, 30, rue de Paris.  
VITRY-SUR-SEINE. — Kursaal Vitry.

## DÉPARTEMENTS

AMIENS. — Select-Cinéma.  
ANGoulême. — Royal-Cinéma Gourmont.  
BORDEAUX. — Cinéma Pathé, Cinéma Ares Judaïque, Cinéma Mondain, Idéal-Cinéma.  
BREST. — Cinéma Saint-Martin.  
CALAIS. — Crystal-Palace.  
CHALON. — Excelsior.  
CHARTRES. — Athambra.  
COMPIEGNE. — Olympia.  
DIEPPE. — Théâtre Municipal.  
DIJON. — Darcy-Palace.  
LE CREUSOT. — Eden-Cinéma.  
LE HAVRE. — Kursaal.  
LE TRÉPORT. — Cinéma.  
LONS-LE-SAUNIER. — Eden Cinéma.  
LYON. — Gloria-Cinéma, Bellecour.  
MONTAUBAN. — Cinéma Pathé.  
NANTES. — Cinéma-Palace.  
PAU. — Cinéma Pathé.  
ROUEN. — Cinéma Innovation.  
SAINT-ETIENNE. — Royal-Cinéma, Family-Cinéma.  
TROYES-SAINTE-SABINE. — Olympia.

**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de 250 fr. au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 168 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 11 et intitulé : "La construction d'un pont pendant la nuit."

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

**PRIME A NOS LECTEURS**

**AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE**

Voir conditions  
dans l'annonce page IV.

Valeur : 25 Francs

**POUR 4<sup>fr</sup> 95**





Tous les soldats connaissent les hauts faits de leur régiment, mais il en est peu qui savent quelles autres unités combattaient en même temps que lui, lorsqu'il remporta les victoires inscrites sur son drapeau. Dans un ouvrage en préparation, qui sera le Livre d'or des régiments français, dû à la collaboration de M. Saint-Yves et de M<sup>lle</sup> Marguerite de Monlaure, on verra, à travers une foule de faits intéressants, quelle part chaque unité de notre armée peut revendiquer des communes victoires. Nous détachons de ce travail quelques chapitres inédits, pour en donner la primeur aux lecteurs du Pays de France.

Il y a un siècle et quart, la région du « front de Champagne » d'aujourd'hui fut très justement, mais non sans quelque amertume, décrite par une célébrité prussienne qui faillit bien y mourir de faim.

Goethe écrit en effet :

« Sol crayeux et ingrat, nourrissant à peine des bourgades éparses çà et là, on trouvait encore dans les habitations et les granges assez de nourriture pour les hommes et les chevaux ; mais le blé n'était pas battu..., les moulins, les fours manquaient ; on commençait à subir le supplice de Tantale. »

Valmy, dont le nom signifie mi-voil, est un minuscule village blotti au creux d'un vallon de prairies. A distance, à peine voit-on la flèche de son clocher. Valmy a 380 habitants, est situé à 12 kilomètres de Sainte-Menehould, au pied du « Tertre de Valmy », coteau champenois, escarpé, à la crête étroite, qu'agrémentait, en 1792, un moulin à vent.

Ce moulin, visible de fort loin, se dressait un peu plus bas que le sommet du tertre et marquait l'entrée du chemin creux qui conduit au village. On appelait alors le tertre la « Butte du Moulin ».

C'est l'endroit précis où le 30 septembre 1792 se trouvait le gros de l'armée de Kellermann.

Entre le tertre de Valmy et la rivière Bionne s'élève le mont d'Yvron, 215 mètres d'altitude, qu'occupait l'avant-garde de Dumouriez.

En quittant Orbeval, la route s'élève par une longue rampe et, à sa jonction avec les deux chemins de traverse, forme un carrefour de forme orbiculaire qui lui valut, dit-on, le nom de « La Lune ».

« On n'y voit, écrit Burette, qu'une seule maison servant d'auberge » et qui servit de quartier général au roi de Prusse. »

Sans plantations, sans ombrages ni sources, tel était ce plateau de « La Lune » qu'occupait l'ennemi.

Le 19 septembre, l'armée prussienne passe par Massiges, Ripont et Tahure (où le combat fut si rude dans la lutte actuelle). Tous les équipages sont laissés à Maisons-de-Champagne. Le soir, le roi de Prusse coucha à Somme-Tourbe.

L'avant-garde prussienne se porta entre 6 et 7 heures du matin à 1.500 mètres de la maison de « La Lune ».

Un brouillard intense voilait les collines, obscurcissait les vallons ; une pluie fine tombait... glaciale.

Entre 8 et 11 heures du matin Kellermann établissait ses forces sur le tertre de Valmy.

Comme les Prussiens s'avançaient sur le carrefour de « La Lune », l'officier russe, comte de Forstembourg, fils naturel du duc de Brunswick, dit au major Massenbach : « Que de chemin nous avons fait, mon cher, nous voici dans la lune. »

Les Français occupaient donc le « Tertre de Valmy » avec leur artillerie et leur infanterie, et la plaine avec leur cavalerie.

Les Prussiens occupaient le plateau de « La Lune ».

La bataille proprement dite fut un duel d'artillerie, une canonnade fort impressionnante à l'époque.

Pendant sept heures, 40 canons français répondirent à 58 canons prussiens. L'armée française tira 20.000 coups de canon.

Ce fut ce jour-là que les armées de la République première reçurent le baptême du feu.

La victoire de Valmy fut la victoire de l'artillerie française représentée par : le 1<sup>er</sup> d'artillerie, le 3<sup>e</sup> d'artillerie, le 6<sup>e</sup> d'artillerie, le 7<sup>e</sup> d'artillerie.

Leur chef d'Aboville fait de ces régiments le plus grand éloge :

« Il n'est pas d'éloges, dit-il, dont tous ces braves soldats ne soient dignes ; leur courage et leur habileté, leur constance, leur subordination, leur amour de l'ordre, leur respect pour les propriétés ont été l'admiration de toute l'armée. »

D'Aboville avait 62 ans à Valmy. Son père avait commandé l'artillerie envoyée par la France au secours des Américains dans la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis.

Au plus fort de la bataille, il n'y avait pas 1.200 mètres entre les deux armées ; le moulin de Valmy servait de point de mire à l'artillerie prussienne. Tempelhof, qui la commandait, était myope... détail qui maintint le tir ennemi en état d'infériorité.

La cavalerie remplit son rôle à l'avant-garde et à la prise de contact. A l'avant-garde, sous le général Deprez-Crassier, se trouvaient :

Le 1<sup>er</sup> hussards (ancien régiment d'Esterhazy), le 4<sup>e</sup> dragons, le 1<sup>er</sup> chasseurs à cheval.

En première ligne, aux ordres de Pully, l'un des plus fameux cavaliers de ce temps si fécond en grands cavaliers, combattait :

Le 8<sup>e</sup> cavalerie (aujourd'hui 8<sup>e</sup> cuirassiers et seul régiment de cuirassiers existant alors dans l'armée française), le 10<sup>e</sup> cavalerie (aujourd'hui 10<sup>e</sup> cuirassiers), le 14<sup>e</sup> dragons, le 17<sup>e</sup> dragons.

Ces deux derniers aux ordres du duc de Chartres, futur roi Louis-Philippe, qui avait pour aide de camp son frère le duc de Montpensier.

En seconde ligne :

Le 4<sup>e</sup> cavalerie (aujourd'hui 4<sup>e</sup> cuirassiers), le 1<sup>er</sup> dragons.

Enfin, en réserve, aux ordres du général Valence :

Le 17<sup>e</sup> cavalerie (aujourd'hui 25<sup>e</sup> dragons), le 1<sup>er</sup> carabiniers, le 2<sup>e</sup> carabiniers (qui ont formé le 11<sup>e</sup> cuirassiers).

D'autre part, sur la crête d'Yvron avec Stengel, se tenaient :

Le 10<sup>e</sup> chasseurs à cheval, le 14<sup>e</sup> chasseurs à cheval.

Au plus fort de la canonnade, dans la plaine, des cavaliers français, ayant mis pied à terre, donnaient l'avoine à leurs chevaux.

« Voyez, Messieurs, dit le duc de Brunswick, à quelles troupes nous avons affaire, ces Français attendent que nous soyons sur eux pour monter à cheval et charger. »

Kellermann eut son cheval atteint par un boulet qui perça sa schabracke et déchira le bas de sa capote. Pendant huit minutes qu'il resta à pied, 18 boulets tombèrent à ses côtés.

L'infanterie se composait de vieux régiments. Au moulin de Valmy se trouvait la première ligne commandée par Sinch et composée des :

5<sup>e</sup> d'infanterie, 44<sup>e</sup> d'infanterie, 81<sup>e</sup> d'infanterie, 90<sup>e</sup> d'infanterie, 102<sup>e</sup> d'infanterie.

Ce dernier formé le 11 octobre 1792 avec les compagnies soldées de la Garde Nationale de Paris et des « gardes françaises ».

Muratel commandait la 2<sup>e</sup> ligne formée par :

Le 30<sup>e</sup> d'infanterie, le 62<sup>e</sup> d'infanterie, le 96<sup>e</sup> d'infanterie.

Ces deux derniers étaient les deux anciens régiments allemands de Salm-Salm et de Nassau, dirigés l'un par le colonel Ruttemberg, l'autre par le colonel Rewbell.

A la crête d'Yvron, le général Stengel disposait, avec ses deux régiments de cavalerie, des 54<sup>e</sup> d'infanterie et 85<sup>e</sup> d'infanterie.

Il y avait, au moulin de Valmy, deux bataillons de volontaires :

Le 1<sup>er</sup> bataillon de Saône-et-Loire, le 2<sup>e</sup> bataillon de Moselle.

Tous deux de la formation de 1791.

Ces bataillons de volontaires, affectés à la garde des équipages, demandèrent comme une faveur au duc de Chartres d'aller au feu.

Les armées combattantes comptaient 52.000 Français (dont 36.000 en ligne) contre 32.000 Prussiens.

Pendant la canonnade de Valmy, Dillon-le-Beau défendait victorieusement le poste des Islettes avec les forces suivantes :

Le 2<sup>e</sup> hussards, avec le colonel de Fregéville, qui, dans l'Argonne, avait couvert la retraite de la division Chayot ; le 58<sup>e</sup> d'infanterie, le 10<sup>e</sup> dragons, admirablement commandé par le colonel Neuilly.

Il est souvent conté que l'explosion de deux caissons ayant causé grand émoi parmi les nôtres, Kellermann secoua la consternation générale en brandissant son sabre surmonté de son chapeau et s'écriant : « Vive la nation ! » L'exemple fut immédiatement suivi par tous les Français et ce cri de milliers de poitrines : « Vive la Nation ! » fut une si puissante clameur que l'ennemi s'arrêta interdit et qu'en ce temps d'arrêt, si court qu'il fût, la victoire nous fut acquise.

Lorsque la canonnade cessa, un orage terrible éclata.

Pas de vivres... Goethe dut acheter un morceau de pain à un hussard ; le prince royal de Prusse se fit céder un verre de vin blanc ; un prince fit une omelette au roi de Prusse. Ce fut d'ailleurs tout ce qu'il fit pendant la bataille. Quelque bon cuisinier qu'il fût, ce prince manifesta une grande aversion pour le feu violent et s'en fut se mettre prudemment à l'ombre dans les ruines de l'auberge.

L'auberge de « La Lune » n'existe plus ; elle fut démolie en 1854 ou 1855. Le moulin de Valmy a également disparu.

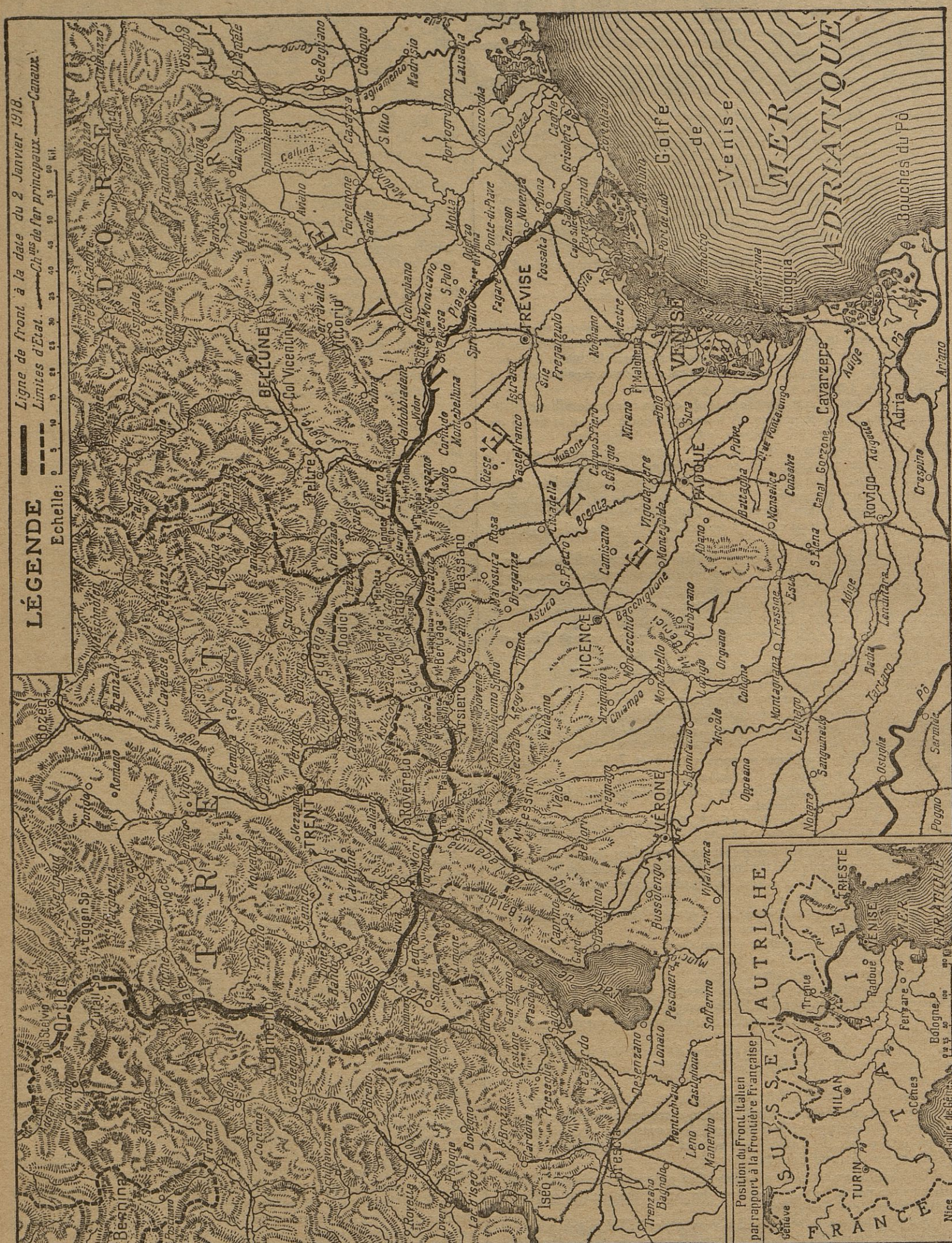
Une pyramide commémorative fut érigée en 1821 au sommet du tertre de Valmy, à 200 mètres d'altitude ; elle renferme le cœur de Kellermann qui, dans son testament de 1820, exprima le désir que son cœur reposât dans le monument.

En 1831, Louis-Philippe voulut revoir Dommartin. Il y retrouva le même maire qui l'avait reçu et qui lui avait prêté un costume, le sien étant trempé de pluie. A cette occasion ce maire perpétuel avait revêtu l'habit qu'il avait fourni au futur roi, il y avait trente-neuf ans...

Valmy et la Champagne ont de nouveau connu l'invasion ; leur terre est labourée d'obus et arrosée de sang... Vignobles généreux ! Argonne d'ombre ! A quelle sève tragique vous devrez vos richesses prochaines !...



## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT ITALIEN (d'après les Communiqués officiels)



— Nous ne sommes pas au bout, señor Pancho, et le corps du général Carrington n'est pas bien loin d'ici...

— Fût-il encore plus près, riposta l'autre d'une voix menaçante, il ne saurait devancer la punition méritée par celle qui nous a trahis...

— Trahis !... vous osez dire que miss Morton vous aurait trahis...

— Il n'y a plus de miss Morton, répondit froidement Pancho ; je ne connais que la senora Morales, femme d'un de mes lieutenants...

— Mariage nul, vous le savez bien, conséquence d'un odieux marché imposé à cette malheureuse ! s'écria Rutledge hors de lui...

Manuel Morales, qui, jusqu'alors, s'était tenu à l'écart derrière ceux qui assistaient à cet entretien, s'avança alors :

— Je ne sais qu'une chose, señor lieutenant, c'est que miss Morton a été unie légitimement à moi par le chapelain de la Gran Sonora et que c'est là une union parfaitement conforme à la législation mexicaine...

La vue du misérable — que tout d'abord il n'avait pas remarqué — fit se départir le jeune officier du calme qu'il avait observé jusque-là...

— Ah ! te voilà, louche personnage !... Il ne t'a pas suffi de t'imposer à miss Morton, tu t'es enroulé sous les ordres de ce drôle !... Et l'on vient parler de la dignité du Mexique ! Mais patience, la justice aura son tour... et le jour où tu tomberas entre nos mains, s'il manque quelqu'un pour commander le peloton qui mettra fin à tes turpitudes, je serai ce quelqu'un...

— Tu oublies que c'est nous qui te tenons, cria Manuel hors de lui.

Et s'adressant à Pancho :

— Colonel, vous venez de l'entendre ! Eh bien ! le sort dont il vient de menacer un patriote mexicain coupable à ses yeux de prendre les armes pour défendre sa patrie, ce même sort doit être le sien, à lui qui passe notre frontière pour attenter à notre liberté !

Et d'une voix farouche il cria :

— Au peloton, lieutenant Rutledge, au peloton !

Un immense rugissement de joie accueillit ces paroles et déjà ceux qui se trouvaient là se jetaient sur le prisonnier, lorsque Pancho, étendant le bras, les cloua sur place :

— Un moment, dit-il d'une voix impérative, chaque chose en son temps...

Et à Rutledge :

— Lieutenant, tout à l'heure, vous avez fait allusion au général Carrington... Peut-être pourrais-je apporter quelque atténuation à votre sort si vous consentiez à me donner sur la colonne qu'il commande quelques renseignements complémentaires.

Rutledge attachait sur lui un regard indigné.

— Tout chef de bandits que vous soyez vous devez savoir cependant qu'il est certaines questions qui déshonorent un soldat prisonnier...

Tuez-moi, mais ne me faites pas l'injure de supposer que je sois capable de m'abaisser à ce point, dût-il même s'agir de sauver ma vie...

— Mais... c'est de cela qu'il s'agit en effet, lieutenant Rutledge, répondit l'autre froidement...

— En ce cas, marchons, dit l'officier en se dirigeant de lui-même vers la porte...

Mais, à peine le seuil franchi, il se trouva en butte aux insultes et aux mauvais traitements de la foule exaspérée, qui attendait depuis trop longtemps qu'on lui livrât sa proie...

— A mort !... à mort !

Protégé à grand-peine par les hommes de Pancho, Rutledge put difficilement gagner l'endroit où devait avoir lieu l'exécution.

Était-ce fortuitement ou bien était-ce de la part de Pancho raffinement de cruauté ? Le peloton d'exécution se forma en vue de la fenêtre qui éclairait le cachot de Suzy. Ainsi serait réservée à la prisonnière la douleur d'assister, impuissante, à la mort de celui qu'elle aimait...

Pancho avait déclaré se réserver le privilège de commander lui-même le feu ; Manuel, alors, déçu dans le farouche espoir qu'il avait conçu d'assassiner lui-même son rival, réclama tout au moins la satisfaction de fournir son propre foudard pour bander les yeux du condamné.

— Un officier américain sait regarder la mort en face, déclara Rutledge en protestant avec violence contre un moyen aussi humiliant pour lui.

Pancho condescendit à lui accorder cette faveur dernière et, dans une fière attitude, le brave garçon se tenait campé devant les carabines braquées sur lui...

Le bras de Pancho, dressé en l'air, devait, en s'abaissant, donner le signal du feu.

Mais le misérable s'immobilisait dans cette posture, éprouvant une jouissance infinie à tenir ainsi la mort suspendue au-dessus de la tête de son ennemi.

— Vive l'Amérique, champion du Droit et de la Justice ! cria Rutledge d'une voix forte...

En même temps, se redressant de toute sa hauteur, il offrait largement sa poitrine aux balles...

Alors, faisant écho au jeune officier, une autre voix cria :

— N'ayez crainte, Boby, je suis là !...

Tous les regards se tournèrent dans la direction de laquelle avaient jailli ces mots et, à leur grande stupeur, les hommes du peloton virent, braqué sur eux à travers les barreaux de la fenêtre qui éclairait le cachot de Suzy, le canon de la carabine dont était armée la prisonnière.

Celle-ci ajouta d'un ton impérieux :

— Pancho Lopez, si toi ou un de tes gens vous faites un mouvement, tu es mort !

Puis, au lieutenant :

— Faites-moi ouvrir, Boby, pendant que je les ai à l'œil.

L'officier s'était délibérément emparé du revolver de Pancho, et, sous la menace de l'arme, la sentinelle, éveillée par ce tumulte et soudainement dégrisée, avait tiré les verrous.

Une fois libre, Suzy dit au lieutenant :

— Vous voyez sur cette éminence qui domine le ranch une manière de construction à demi ruinée : nous y serons à merveille pour attendre du secours...

— Bravo ! sauvons-nous dans cette direction.

Et à Pancho :

— Tu vas nous accompagner jusque-là, ...et une



balle dans la tête au premier mouvement de tes hommes pour se retourner...

En même temps, il lui mettait son revolver aux reins.

— En route !... commanda-t-il.

Pas à pas, Rutledge poussait devant lui Pancho, suant la peur et en proie à une indicible fureur, et Suzy marchait à reculons pour continuer à tenir en joue les hommes du peloton ; le groupe gravit ainsi lentement le flanc d'une éminence dont la crête se couronnait des ruines d'une habitation capable, en effet, d'offrir aux deux jeunes gens, derrière ses épaisses murailles, un abri momentané.

Quand ils se trouvèrent à proximité :

— All right ! cria Suzy...

Et d'un même bond, abandonnant leur otage, la jeune fille et l'officier se jetèrent dans cette redoute improvisée.

— Feu ! hurla Pancho en dévalant vers le ranch, feu sur eux !...

Mais il était trop tard ! Déjà les deux jeunes gens étaient à l'abri des balles.

## XVII

### SUR LA PISTE

Cependant, le soleil s'était couché depuis longtemps déjà et, ne voyant pas revenir Rutledge, le commandant Wickley commençait à s'inquiéter.

Assurément il n'y avait pas lieu de désespérer : le jeune officier n'était pas seul et celui qu'il avait comme compagnon était de ceux sur lesquels on peut compter en toutes circonstances...

L'Arbi avait fait ses preuves, et le commandant savait qu'à lui seul il en valait plusieurs et des meilleurs.

D'un autre côté, il n'ignorait pas non plus que ceux auxquels les deux hommes avaient affaire étaient les plus redoutables bandits de la création, et aussi les plus habiles. Ce n'était pas à eux qu'il fallait apprendre l'art de maquiller une piste ou de tendre une embuscade...

En outre, le vieil officier connaissait la profondeur de l'amour de Bob Rutledge pour Suzy, et un amour aussi puissant rend aveugle les plus perspicaces.

Quant à l'Arbi, du moment qu'il s'agissait de « miss Captain » il ne fallait plus lui demander aucune prudence. D'ailleurs, combien peu sa propre peau avait d'importance aux yeux de l'ancien légionnaire !...

Le commandant était donc inquiet, si bien que, n'y tenant plus, il songea à se faire amener Paquilla.

Ayant entendu parler des relations qui avaient existé entre la Cubaine et Manuel Morales, il pouvait espérer — sans trop d'inraisemblance — que peut-être cette femme consentirait à lui donner quelque indication sur la vraie direction prise par le commando de Pancho Lopez...

Mais, dès les premiers mots, s'étant assuré que la Cubaine ne savait rien, il la renvoya et donna à un peloton l'ordre de monter à cheval : peut-être un raid de quelques milles dans les environs pourrait-il le renseigner sur le sort du lieutenant...

Cependant, avant de se mettre en selle, il tint à interroger personnellement un de ses cavaliers qui, originaire de la frontière, était susceptible de connaître la région et de pouvoir le guider.

— Le mieux, suggéra cet homme, serait d'emmener le prisonnier ; non, certes, qu'il consente à nous servir de guide ; mais l'ayant sous la main, nous le préviendrons que toute erreur de notre part lui serait imputable et que nous nous paierions sur sa peau du moindre incident qui nous surviendrait...

A cette proposition, le commandant répondit par un hochement de tête qui disait son scepticisme.

— C'est peu connaître ces gailards, murmura-t-il, que d'attendre d'eux le moindre service...

— Quelquefois, mon commandant, tout crâne qu'on soit, la peur de la mort vous impressionne assez pour vous décider...

Wickley conclut :

— Vous avez raison... D'ailleurs, qu'est-ce qu'on risque ?... Donc, qu'on l'emmène...

Et c'est ainsi que Remonio, à cheval et étroitement encadré entre deux Rangers solides, prit, avec le guide, la tête du détachement...

Tout de suite, on mit les bêtes au galop, car il s'agissait de faire vite, de façon à être le plus tôt possible de retour à la Gran Sonora...

On n'a pas oublié, en effet, que c'était là le point indiqué par le commandant, dans sa réponse à Washington, comme devant être le quartier général où il attendrait de nouvelles instructions.

Or déjà, au cours de ces dernières heures, de nombreux convois de munitions destinés au général Carrington avaient franchi la frontière.

Des troupes de cavalerie, de l'artillerie, étaient également envoyées en renfort au chef du corps expéditionnaire...

Les explications fournies par Mexico n'avaient pas satisfait le cabinet américain et celui-ci avait décidé de manifester sans tarder sa résolution bien arrêtée d'arriver promptement à une solution digne de l'honneur des Etats-Unis.

De cette décision le commandant Wickley avait reçu avis, en même temps qu'ordre lui était donné de fournir des guides aux troupes qui pénétraient dans ces régions inconnues.

En sa qualité de chef d'une troupe frontière, Wickley avait paru qualifié pour accueillir les nouvelles unités et les mener à destination...

Force lui était donc de demeurer là, prêt à répondre à première réquisition.

Mais, d'un autre côté, il ne pouvait supporter l'idée qu'un de ses officiers disparût sans qu'il fit l'impossible pour lui porter secours.

C'est pourquoi il s'était décidé à battre rapidement, dans un rayon de plusieurs milles, le pays autour de la Gran Sonora pour se bien assurer que tout espoir devait être abandonné.

Il reviendrait ensuite à son poste attendre les instructions susceptibles d'arriver d'un instant à l'autre.

Par moments, la colonne s'arrêtait et Wickley, sans descendre de cheval, faisait subir à son prisonnier un rapide interrogatoire...

Mais l'homme, le regard vague, se contentait de répondre :

(Voir la suite au dos)



— Par la Vierge ! comment voulez-vous que je sache, señor officier ?... Le pays est à tout le monde..., et chacun est libre de s'y promener à sa volonté...

Se contenant à grand-peine, — car il sentait que cet homme cherchait à ruser, — Wickley insistait :

— Pour Dieu, mon garçon, ne me prends pas pour un imbécile !... comme si je pouvais admettre que tu sois venu rôder autour de mon camp sans obéir à des instructions de ton chef...

L'autre ne répondant pas, Wickley poursuivit :

— Ces instructions une fois remplies, tu sais où aller rendre compte de ta mission.

Et, convaincu de l'excellence de son argumentation, il ajouta en fouettant de sa cravache l'extrémité de sa botte :

— Hein ! qu'as-tu à répondre à cela ?...

— Que tout le monde est libre de supposer ce qui lui plaît... mais que, sur le point sur lequel il convient au señor officier de m'interroger, je ne sais rien...

— Prends garde ! menaça Wickley, perdant patience.

— Si vous cherchez, señor officier, une occasion de prouver que les Yankees sont des hommes emportés pour lesquels la ..... ne compte pas, faites-moi pendre... et n'en parlons plus...

— Avant de te pendre, déclara-t-il, j'aurai bien trouvé le moyen de te délier la langue...

— On peut toujours essayer, murmura placidement Remonio.

Le coquin savait bien à qui il avait affaire et, par avance, il était assuré que les menaces du commandant ne seraient suivies d'aucun effet.

Ah ! s'il avait eu devant lui un colonel von Glockau ou quelqu'un de ses émules de Louvain...

Le commandant, qui avait conscience de son infériorité sur ce point, mâchonna un juron furieux et fit reprendre la marche en avant.

Mais plus le temps s'écoulait et moins il avait d'espoir, son cœur se serrait à la pensée du misérable sort de son pauvre Rutledge.

Et Suzy !... sa chère Suzy... qu'il aimait comme si elle eût été sa fille... en vérité, est-ce ainsi qu'il tenait le serment fait au colonel Morton de veiller sur son enfant !

Ah ! s'il n'eût dépendu que de lui, il eût continué ses recherches jusqu'à ce qu'enfin il eût découvert la piste de ceux qu'il voulait retrouver...

Mais le devoir était là, impérieux, qui le réclamait et le contraignait à tourner bride...

Peut-être y avait-il déjà à la Gran Sonora des instructions nouvelles dont son absence pouvait compromettre l'exécution...

Il frémissait à la pensée que d'un retard de sa part dépendait peut-être le succès de l'expédition.

La vie d'un homme — cet homme fût-il lieutenant et le plus brave d'entre les officiers — pouvait-elle être mise en balance avec le sort d'un corps d'armée !...

Son cœur de soldat se révoltait à la pensée que lui, Wickley, en ce moment même, manquait à son devoir ! Et brusquement il donna l'ordre du retour.

Tous les hommes du détachement sentaient peser sur leur cœur un morne désespoir, car Rutledge était adoré de ses soldats et ceux-ci ne se résignaient pas facilement à l'abandonner...

Et puis, il y avait miss Captain, la fille de leur ancien colonel !

Miss Captain, l'enfant des Texas Rangers, leur mascotte pour ainsi dire !

Il semblait qu'en l'abandonnant, le régiment allait attirer sur lui — et avec justice — une suite ininterrompue de malheurs...

Tout à coup, l'homme qui marchait en tête s'arrêta, levant la main, et toute la troupe fit halte...

Pressant du nouveau, Wickley, qui cheminait triste et morose en queue de la colonne, poussa sa monture.

Avant qu'il eût interrogé le cavalier, celui-ci désigna du bras une lande désolée qui s'étendait non loin, en contre bas de la route suivie :

— Quelqu'un, là-bas, vient de remuer dans la brousse, mon commandant.

Le vieil officier, haussé sur ses étriers, regarda, puis, après quelques instants :

— Vous vous êtes trompé, mon cher garçon, déclara-t-il, et avez pris votre envie pour la réalité. Je ne vois rien...

Mais l'autre insista :

— Mon commandant, sur mon honneur, j'ai vu — comme je vous vois — un homme qui se traînait là-bas.

Wickley haussa les épaules, grommelant :

— Clary, mon garçon, nous ne sommes point

dans la lune, qui, dit-on, est un monde mort, mais sur une planète habitée. Donc rien d'étonnant à ce que vous ayez vu un homme. Mais cet homme, je ne puis dire que je le vois... puisque je ne le vois pas.

Et il leva la main pour donner l'ordre de reprendre la marche en avant.

Mais l'autre était tenace : penché vers le vieil officier, il lui indiqua d'un hochement de tête le



prisonnier immobile sur sa selle et silencieux, indifférent en apparence à ce qui se disait à côté de lui.

— Regardez-le donc, mon commandant, murmura le soldat : est-ce qu'il ne vous semble pas qu'il se moque de nous ?...

De fait, Wickley demeura frappé de la singulière expression que venait de prendre soudain le visage bronzé de son prisonnier.

Dans la barbe noire, il semblait que les lèvres minces fussent pincées d'un sourire railleur et que les yeux bridés masquassent mal, de leur paupière abaissée, une flamme subitement allumée dans les prunelles.

Clary poursuivit avec insistance :

— Pour sûr, mon commandant, ce diable-là se doute de quelque chose.

Et il ajouta, entêté dans son affirmation première :

— Je gagerais que, lui aussi, a aperçu là-bas l'homme que je vous ai signalé...

Wickley eut un geste d'impatience et fouetta l'air de sa cravache...

Evidemment, il aurait mieux valu s'assurer... mais, d'un autre côté, combien de temps lui faudrait-il perdre encore pour courir là-bas ?...

Brusquement, cependant, l'examen du prisonnier mit un terme à son hésitation : le sourire venait de



lui apparaître plus significatif et dans l'œil la lueur s'affirmait, railleuse, haineuse sans conteste...

Décidément, ce coquin-là avait trop l'air de se moquer de lui !

Un juron aux lèvres, il grommela :

— Au moins, j'en aurai le cœur net.

Et, prenant lui-même la tête de sa troupe, il se lança à travers les broussailles, dans la direction indiquée par son cavalier...

Or celui-ci avait vu juste : c'était bien un homme que son regard avait distingué, se traînant avec peine à travers le désert.

Si, brusquement, il avait cessé de le voir, c'est

que le malheureux, cédant à l'épuisement, était tombé sur le sol où il était demeuré pantelant, son corps se confondant de loin avec le sable...

Et le guide ne s'était pas trompé dans ses soupçons...

Remonio, lui aussi, l'avait remarqué, cet homme ; et même son œil — plus habitué que celui du soldat américain à l'atmosphère de la contrée — l'avait reconnu...

Eh ! oui, c'était bien ce démon qui accompagnait le détachement des Rangers !... cette espèce de Français qui avait trouvé moyen d'échapper au supplice que Pancho Lopez lui avait infligé quelque temps auparavant...

Heureusement, ce mauvais diable allait trouver, au milieu des sables du désert, une fin digne de lui !...

Périr par la faim et par la soif !... cela après tout vaut bien d'être emporté sur le dos d'un cheval sauvage !...

Et c'est pourquoi il avait souri de satisfaction en entendant le commandant mettre en doute l'affirmation de Clary.

Il fut heureusement plus maître de lui quand il vit Wickley s'élancer dans la direction indiquée par le soldat.

Car c'était bien l'Arbi qui, après avoir vu emmener Rutledge prisonnier par les hommes de Pancho, avait trouvé moyen de s'éloigner du ranch di Cristo.

Quand il n'avait plus eu à craindre d'être aperçu, il avait cessé de se traîner sur les genoux et, redressé,

il avait pris sa course à travers le désert... Certes, c'était folie à lui d'espérer pouvoir rejoindre le camp, pouvoir traverser à pied ces solitudes !

Il eût fallu escompter un miracle... et tout autre que l'ancien légionnaire eût abandonné la partie avant même que de l'entamer...

Mais au cours de son existence aventureuse, il en avait tant et tant vu qu'il avait l'espérance chevillée dans le cœur ; ensuite, plus que tout autre, il avait été à même de vérifier la justesse de cet adage : « Aide-toi, le ciel t'aidera... »

Aussi, dans toutes les situations critiques, il avait coutume de dire avec une philosophie héroïque :

— Quand j'aurai fait ce que je devais, ma chance fera le reste.

Or il avait vraiment fait tout ce qu'il devait en la circonstance, le brave garçon, puisque sous un soleil brûlant, les jambes coupées par la fatigue, la gorge desséchée par la soif, il avait marché... marché... sans s'arrêter.

Chaque pas fait en avant n'était-il un pas fait vers le salut de Rutledge, vers la délivrance de Suzy ?...

Enfin, n'en pouvant plus, il était tombé, « ayant conscience d'avoir fait ce qu'il devait ».

Et alors, voilà que sa chance « avait fait le reste »...

— Je savais bien qu'elle ne pouvait m'abandonner !...

Tels furent les premiers mots qu'il prononça en revenant à lui entre les bras de Wickley...

Celui-ci, mis en quelques mots au courant des événements, prit sans tarder les résolutions qu'ils comportaient.

Le détachement, sous son commandement, rallierait grand train la Gran Sonora, tandis que quelques hommes, guidés par l'Arbi, se dirigeraient à toute vitesse vers le ranch di Cristo avec mission d'arracher coûte que coûte aux insurgés le lieutenant Rutledge et miss Captain.

Ainsi avait-il été fait et voilà qu'après plusieurs heures de course endiablée, tout à coup, un bruit de vive fusillade était arrivé aux oreilles de l'ancien légionnaire et de ses compagnons...

C'était le moment où Rutledge et Suzy, ayant abandonné Pancho, otage désormais inutile, se jetaient dans la mesure de la colline, salués par le feu des insurgés mexicains.

Et, tout de suite, l'Arbi se sentit le cœur réchauffé d'espoir : on se battait là-bas ! donc ceux qu'il venait sauver étaient encore vivants !

Alors, il y avait du bon !

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917.

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 18 janvier 1918.